

TOUS LES HOMMES...
EMMANUEL BRAULT

EXTRAIT

mu

mu

**TOUS LES HOMMES...
EMMANUEL BRAULT**

ILLUSTRATION : KÉVIN DENEUFCHATEL

ISBN : 978-2-38267-038-5

WWW.LABEL-MU.COM

DIRECTION ÉDITORIALE : DAVY ATHUIL ET FRÉDÉRIC WEIL

MU, LABEL DES ÉDITIONS MNÉMOS

© ÉDITIONS MNÉMOS, DÉPOT LÉGAL FÉVRIER 2023

I

« Je suis né le jour où je me suis opposé au contremaître », répétait-il à l'envi. Mal lui en avait pris, il avait reçu, pour toute réponse, quatre-vingt-quatre coups de fouet avant de s'écrouler d'un seul tenant sur le tarmac. Pas un son n'était sorti de sa bouche, il s'en fallut de peu qu'il y laissât sa peau. Alfred ne savait pas mettre d'eau dans son vin, ce n'était pas là son moindre défaut. Lorsqu'on le rencontrait la première fois, un pli barrait ses joues, deux rides ornaient son front, ses yeux pers faisaient le reste : *ce n'est pas possible, il me fait la gueule*, se disait-on. Comme les autres, je m'y étais laissé prendre, avant de comprendre qu'il était en colère, une colère si gigantesque qu'elle transparaissait dans chacun de ses gestes, au moindre de ses mots. Moi le premier, je l'avais pris à la légère, mettant son attitude sur le compte de son tempérament volcanique. C'était Alfred après tout, ça lui passerait. Il allait pourtant changer nos vies. Il ne faut jamais sous-estimer un homme en colère.

Si ce n'était sa condition, on pouvait dire qu'Alfred était beau. Ce qu'on remarquait d'abord chez lui, étaient ses lèvres roses et fines, qui semblaient s'étendre à l'infini au milieu de son visage à la peau hâlée, et lui donnaient des airs de jeune éphebe. Il portait les cheveux blonds mi-longs, dont les pointes s'assombrissaient avec les années. Ses épaules rondes et son torse sec, dur, recouvert d'une toison drue, claire comme les blés, s'avéraient parfaitement proportionnés.

Il se déplaçait avec la placidité des grands prédateurs qui ne craignent rien d'autre que le soleil. Mais, rien n'était moins vrai : il maîtrisait à grand-peine ses émotions, qui se traduisaient, le plus souvent, en colères homériques.

Lorsqu'il se préparait et se vêtait le matin, il avait tous les attributs d'un être humain : après s'être shampooiné avec vigueur, il démêlait et coiffait ses cheveux, préférant les laisser sécher au naturel ; il brossait sa pelisse, accordant une attention particulière aux franges qui dessinaient des arabesques en effleurant le sol ; il se maquillait, d'un léger trait gris-noir sur le contour des yeux qu'il floutait à l'aide d'un pinceau, il l'agrémentait parfois, les jours de sortie, d'un peu de fard bleuté, crème, indigo ; il ne manquait jamais de se parfumer, des effluves de musc et de jasmin, reconnaissables entre tous, accompagnaient chacun de ses pas. Il portait des chemises blanches à manches longues, dont il déboutonnait les deux premiers boutons, laissant entrevoir son torse blond. Les jours de grande chaleur, il repliait les manches jusqu'aux coudes. Il portait la veste pour les grandes occasions, estimant qu'il était assez carré comme cela. Il avait en réserve toutes sortes de paletots, qu'il jetait sur son dos d'un seul élan des bras : la toile volait en l'air un instant, harmonieuse, puis retombait en feuille morte pour épouser ses courbes. Il privilégiait les couleurs sobres, noir, bleu marine, gris anthracite, et les matières en coton, plus commodes à porter. Durant les escales, il n'omettait jamais son couvre-chef : il en disposait d'une bonne douzaine, chapeaux, bérets, casquettes, qu'il choisissait en fonction de son humeur et du lieu dans lequel il se rendait. Depuis que je le connaissais, je ne l'avais jamais vu faire une faute de goût. « Monsieur le coquet ! », lui lançai-je un jour, en remarquant son chapeau en feutre beige foncé assorti à son paletot. « Je représente tout ceux de ma race, je ne peux me permettre d'être négligé », me répondit-il d'un ton sec, en appuyant sur le terme *négligé*, comme s'il s'agissait d'un gros mot, et en avançant son front uni, barré par quelques cheveux qui avaient échappé à sa vigilance : il se recoiffait de manière obsessionnelle à l'aide d'un peigne en ivoire qu'il gardait toujours sur lui. C'était une lutte perdue d'avance, il eût fallu

qu'il se les coupât à ras mais il n'en était pas question, il tenait à ses cheveux. « Ils sont une seconde nature », me confia-t-il un jour, alors que je venais d'arriver, « Et quelle est votre première nature ? » lui demandai-je, narquois. Il demeura coi un bon moment, puis devint agressif : « Ma première, c'est de vous mettre les quatre fers en l'air », dit-il en détachant bien ses mots et en me regardant dans les yeux. Je sus alors qu'il n'en faudrait pas beaucoup plus pour qu'il mît sa menace à exécution.

Alfred ne maîtrisait pas les arcanes de l'ironie, craignant toujours qu'on se moquât de lui et pire, qu'il ne s'en rendit pas compte. Il parlait le français bien sûr, qui était sa langue natale, celle avec laquelle il avait été élevé par les « selles », surnommés ainsi parce que ces hommes étaient, la plupart du temps, juchés sur leurs chevaux. Selon l'usage, il avait été retiré à sa mère dès le deuxième mois, ce qui lui avait permis d'être baigné, dès le plus jeune âge, dans la civilisation humaine, limitant ainsi ses instincts les plus primaires. Il maîtrisait remarquablement notre langue, étant l'un des rares, parmi ses congénères, à pouvoir passer du français châtié au franc-touze, le français de ses semblables, un argot malmenant la syntaxe et se composant essentiellement, de mots et d'expressions très imagés. Alfred usait de la langue avec componction et une légère nuance de supériorité, utilisant parfois des termes désuets, pour dissimuler ses fragilités. Il lui manquait en effet des tournures, des expressions du langage courant, il avait parfois du mal avec l'usage d'un mot atypique ou d'un verbe à la conjugaison rare. Il compensait par une belle inventivité, surtout sous le coup de la colère. Mais, la vraie nouveauté, une révolution pouvait-on dire, était ailleurs : il faisait partie de la première génération de son espèce à avoir reçu une instruction, trois années pour apprendre à lire, écrire, compter. Un souci d'humanité pour certains et, pour la plupart, du pragmatisme : on les vendrait à un prix plus élevé. Leur tâche à eux était le tarmac, un mot qui résumait à lui seul le quotidien de l'immense majorité des représentants de son espèce : charger et décharger par tous temps et sous toutes latitudes, les millions de vaisseaux sur les milliers de tarmacs des quatre-vingt-quatre planètes répertoriées

de la Fédération. Ce seul mot – tarmac – lui hérissait le poil, les mauvais souvenirs revenaient en boomerang, à toutes occasions, comme autant de mines dans son cerveau qu'il n'était jamais parvenu à désamorcer.

Car Alfred n'était pas libre de ses mouvements, ni de son destin. C'était un animal, au sens de la loi s'entend. Lui n'entendait rien. Il se considérait comme libre et d'une certaine façon, il l'était. « Vive la liberté ! », gueulait-il le matin en guise de bonjour. Il récitait la dix-sept quatre-vingt-neuf qu'il connaissait par cœur. C'était quelque chose lorsqu'il énonçait les premiers articles de sa voix aiguë et pénétrée : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. » Sa maladresse dissimulait sa foi sincère pour cet idéal, la quête d'une liberté pour ses semblables que tous s'accordaient à qualifier de chimérique. Il eut d'ailleurs pour grand projet d'adapter la dix-sept quatre-vingt-neuf aux autres races, la sienne s'entendait. Il en parlait avec sa verve habituelle mais n'aboutissait jamais : la nouvelle déclaration comme il l'appelait avec emphase, en appuyant de toute sa voix sur le mot *nouvelle*, restait lettre morte. Mon maître, Vangelis, et moi, le taquinions volontiers sur ce sujet, ce qui ne manquait pas de le faire sortir de ses gonds : « Vous êtes des fils à papa », répliquait-il. Il avait tort bien sûr. Mais, il nous étonna, une fois de plus devrais-je dire, en nous annonçant, quelques jours plus tard, qu'il n'adapterait plus la dix-sept quatre-vingt-neuf.

— Et pourquoi donc ? lui demandai-je.

— Parce que nous sommes des hommes.

— Et ?

— La déclaration s'applique autant à nous qu'à vous.

Devant ma moue dubitative, il sourit et me dit, du ton plein de morgue qu'il avait coutume d'employer avec moi : « Rira bien qui rira le dernier, Monsieur l'apprenti. »